



DENIS LACHAUD
LES MÉTÈQUES

ROMAN



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

- J'APPRENDS L'ALLEMAND*, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 406.
LA FORME PROFONDE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 568.
COMME PERSONNE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 641.
HETERO suivi de *MA FORÊT FANTÔME*, Actes Sud-Papiers, 2003.
LE VRAI EST AU COFFRE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 934.
FOOT FOOT FOOT, ill. de Frédéric Rébéna, Actes Sud Junior, 2007.
MOI ET MA BOUCHE, ill. de Patrick Fontana, Actes Sud-Papiers, coll. "Heyoka Jeunesse", 2008.
FÉES DIVERSES (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2008.
PRENEZ L'AVION, Actes Sud, 2009.
ET LE TRAVAIL ? (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2009.
L'HOMME INÉPUISABLE, ill. d'Ulrika Byttner, Éditions du Chemin de fer, 2011.
L'UNE, Actes Sud-Papiers, 2011.
J'APPRENDS L'HÉBREU, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1196.
NOUS SOMMES ICI (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2011.
LE RAYON FILLE, Actes Sud Junior, coll. "Premier roman", 2014.
HORS LA RÉPUBLIQUE ? (ouvrage collectif, La Forge), Dumerchez, 2014.
AH! ÇA IRA..., Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1453.
LA MAGIE LENTE suivi de *SURVIE* et de *LA RIVIÈRE*, Actes Sud-Papiers, 2018.

Photographie de couverture : © Kyle Thompson / VU'

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-11855-6

DENIS LACHAUD

Les Métèques

roman

ACTES SUD

à Eva
à notre jardin partagé

I

FAMILLE HERBET

Je renifle avec avidité les effluves émanant des fourneaux où mon père s'active. J'avalerais un ogre.

— Quelqu'un va chercher le courrier ? lance-t-il à la cantonade. Célestin ? Tu veux bien décoller tes fesses du rebord de la fenêtre et me faire le plaisir de t'aventurer à travers le jardin jusqu'à la boîte aux lettres ?

N'obtenant pour toute réponse que mon immobilité et un regard rêveur d'adolescent attardé, il abandonne sa cuisine, se frotte les mains sur le tablier qu'il a noué à sa taille et sort de la maison. Paul n'ignore rien des différentes stratégies que je développe pour éviter de faire face au réel tel qu'il se présente à moi. Il ne démissionnera pas, il reviendra à la charge. Je déteste depuis toujours les nouvelles qui nous arrivent par la poste. J'ai longtemps coopéré, vidé la boîte quand on l'exigeait, pure soumission enfantine. Mais j'ai vingt ans. On se passera de mon aide dans ce domaine, je ne suis plus en devoir d'obtempérer.

J'enlève mon t-shirt et offre mon dos aux rayons de midi. Octobre déjà et le soleil s'obstine à brûler la peau. Quelle joie, quel plaisir. Je me baigne encore, me prélasse encore sur les rochers du Mont-Rose

où je me précipite à vélo dès que je n'ai pas cours. Vive Marseille. J'espère avoir cette année le courage de rejoindre les retraités, ces durs à cuire du bain quotidien qui se mouillent et nagent au plus froid de l'hiver comme en plein été à la plage de Pointe-Rouge, notre quartier.

Mon père ne tarde pas à réapparaître, métamorphosé par la crainte. L'enveloppe qu'il vient d'ouvrir libère un flot de potentialités inquiétantes. Les voilà qui se déversent sur nos vies et nous fragilisent avant même que nous en prenions connaissance, les voilà qui détruisent nos certitudes quant au futur. Je le voyais venir, ce jour. On ne peut pas continuer à vivre dans une telle insouciance, une telle aisance, me disais-je, pendant que tout se délite autour de nous.

— Appelle ta mère, ta sœur et ton frère, tu veux bien ? Le déjeuner est prêt.

Nous passons à table et la lettre à en-tête circule de main en main. J'attends mon tour sans broncher.

— J'ai fait des lasagnes aux épinards, chuchote mon père. J'ose espérer que ce courrier inattendu ne gâchera pas notre appétit, ajoute-t-il sans grande conviction au moment où la feuille de papier parvient entre mes mains.

Nous sommes tous convoqués en fin de semaine prochaine. Le courrier que nous adresse la préfecture des Bouches-du-Rhône ne laisse planer aucune ambiguïté. Paul, Monia, Célestin Yseult et Rico Herbert, il ne manque personne. Et déjà les membres de ma famille me paraissent bien frêles. Mon regard glisse sur les bras et les cous dénudés. Les graines germent, les racines cherchent la terre et s'accrochent, les plantes se déploient au plus vite en direction de

la lumière qui leur donne la vie, elles poussent leurs feuilles hors de la tige, puis leurs fleurs, et voici déjà le pas lourd de l'horticulteur, voici le sécateur qui se présente, mâchoire ouverte...

Je me concentre sur mes lasagnes et me félicite d'avoir connu vingt années paisibles. J'ai atteint l'âge adulte sans encombre. C'est un luxe dont peu d'enfants peuvent se vanter dans le monde, aujourd'hui. Je me rappellerai désormais la vie révolue comme une photo des merveilleuses vacances en Corse. Au fond, je pourrais mourir demain. J'ai si bien vécu. J'ai été aimé par mes parents. Mon corps a atteint sa taille définitive sans accident grave, je n'ai contracté aucune maladie invalidante, perdu aucun proche avant l'heure, je partage d'excellents souvenirs avec ceux qui me sont chers et je n'ai pas encore d'idée arrêtée sur la manière dont je souhaite occuper les soixante années qui s'ouvrent devant moi. Tout peut s'interrompre, oui, voilà une perspective qui ne motive aucun sentiment de frustration, aucune angoisse. Il faudra que je m'en souvienne quand l'adversité atteindra son paroxysme.

Cependant, ces pensées stoïques ne me soulagent en rien, je le constate déjà. Je soupçonne une tentative de refoulement de mon inquiétude. Voilà qui me ressemble. Dissimule les soucis sous le grand tapis du détachement, Célestin, et tout ira pour le mieux.

La lettre de la préfecture ne fournit aucune explication. J'achève le découpage de mes lasagnes en silence, jugeant inutile de formuler toutes les pensées qui se bousculent dans mon esprit aux abois. D'ailleurs personne ne se risque à prononcer la moindre phrase. Inutile de se torturer les uns les autres à

propos de cette convocation, nous n'en saurons pas plus tant que nous ne serons pas entrés dans le bureau de l'employé préfectoral, le 18 octobre prochain, à quatorze heures. En attendant, mangeons car il faut manger, dormons car il faut dormir et vivons car il faut vivre. Mon père soupire sous ses lunettes embuées, incapable de décider ce qu'il doit penser. Ma mère secoue la tête, pressentant qu'un nouveau stade du délire politique a été atteint, un nouveau seuil dans l'escalade. Ma sœur jette par la fenêtre le trognon de la pomme qu'elle vient d'avaler après avoir dévoré en cinq bouchées son assiette de lasagnes. Par ce geste, Yseult relance la parole.

— Ne jette pas tes déchets par la fenêtre, je te l'ai déjà dit cent fois.

— C'est un trognon, c'est biodégradable.

— Notre jardin n'est pas une poubelle.

— Mais maman, c'est bon pour les plantes, t'es nulle en écosystèmes.

— Ne jette rien par la fenêtre, un point c'est tout.

— À vos ordres, mon général !

— Yseult, tu écoutes ta mère, tu lui obéis et tu ne l'insultes pas.

— Je l'ai pas insultée.

— Tu ne la traites pas non plus de général, c'est humiliant. On te dit de ne rien jeter par la fenêtre, tu ne jettes rien par la fenêtre. Tu vis sous notre toit, tu respectes les règles que nous fixons. Nous sommes d'accord ?

— Pfff...

— Et tu ne soupire pas.

— J'ai pas le droit de soupire non plus ? Quels sont mes droits au juste ? J'ai le droit de respirer ?

— Tu me fatigues, ma fille.

Ma sœur boude en suçotant le piercing qui traverse sa langue. Elle jette son dévolu sur une grappe de raisin. Pendant ce temps, entre deux copieuses bouchées de lasagnes, mon petit frère assassine ses ennemis sur une tablette.

Yseult et moi sommes nés à l'hôpital Saint-Antoine dans le 12^e arrondissement de Paris. Rico a vu le jour à la maternité de la Timone. Un Marseillais pur jus. Il s'en réjouit et s'en vante. Je le comprends, je l'envie. Être né ici a son importance dans le coin. Même si j'avoue tout ignorer du lieu de naissance de mes parents, je sais qu'ils sont français. Nous sommes français tous les cinq. Jamais nous n'avons rencontré la moindre difficulté au moment de renouveler nos passeports et cartes d'identité. Non, il faut chercher ailleurs. Que peut bien nous vouloir la préfecture ?

— Range-moi cette tablette, Rico, le repas n'est pas terminé.

— Je finis ma partie.

— Non, tu finis tes lasagnes, tu manges ton dessert et ensuite seulement tu reprendras ta partie.

Mon petit frère jette la tablette sur un fauteuil, avale sa dernière bouchée de lasagnes et plante rageusement sa cuiller dans le yaourt qu'il s'est choisi en début de repas et dont je viens de décoller l'opercule – je m'efforce depuis plusieurs semaines de signifier à Rico, par le biais de menues attentions, que j'aimerais voir notre relation fraternelle se développer. Dix années d'ignorance totale suffisent amplement, il est temps de faire connaissance. Je ne pense pas avoir beaucoup de succès pour l'instant. Aucun signe ne me permet de conclure que l'intéressé a

déecté un changement de comportement de la part de son aîné. Mais je suis patient. On ne construit pas Rome en un jour.

J'espère que cette convocation n'engendrera aucune conséquence fâcheuse sur notre sécurité, notre niveau de vie, mes études, la scolarité d'Yseult et Rico ou la situation de Monia et Paul chez DoTiX machines-outils. J'espère que Monia, qui a quitté Menton à l'âge de dix-huit ans pour changer d'air, comme elle le précise toujours sans s'appesantir quand on l'interroge sur son parcours, que Paul, qui a fui son Aquitaine natale et le labeur monotone dans l'épicerie familiale, sauront apporter les bonnes réponses aux questions que nous posera bientôt le fonctionnaire préfectoral.

J'espère.

Voilà bien tout ce que je peux m'offrir.

L'espoir.

Tu demandes à ta mère de s'interrompre quelques minutes, les fromages peuvent attendre, tu la conduis jusqu'à la caisse et vous vous installez face à face, sur deux tabourets. Tu lui lâches ce qui te pèse sur l'estomac. Tu expliques que tu ne vas pas rester travailler au magasin familial, que tu souhaites tenter ta chance ailleurs, vivre loin du village où tu as vu le jour et où tes parents tiennent l'épicerie que, logiquement, tu aurais dû reprendre et gérer à leur suite. Tu t'étouffes à moitié, car tu rumines ce monologue depuis plusieurs mois. Il n'est pas simple à assumer ; tu vois tes parents s'échiner dix heures par jour et six jours par semaine pour que votre petite famille vive dans un confort financier suffisant. Tu perçois ta brutalité et, immédiatement, tu es envahi par le remords. Ta mère t'arrête rapidement et désamorce la bombe sur le point de te faire exploser de culpabilité maquillée en colère.

— Tu as raison, Paul, tu es adulte maintenant, il te faut mener ta barque à ta guise ; je comprends que tu n'envisages pas de vendre des œufs, des salades, des brosses à dents et des paquets de lessive toute ta vie, s'excuse ma grand-mère que j' imagine avec un chignon noir, comme sur toutes les photos anciennes.

Ton père et moi avons eu tort de te laisser entendre que nous comptions sur toi pour prendre la suite au magasin. De toute façon, depuis que les supermarchés poussent comme des champignons, nos jours sont comptés. Inutile de t'embarquer pour un naufrage annoncé.

Ce que tu ne dis pas à mamie, c'est que tu as obtenu en secret un poste de comptable à la succursale bordelaise de DoTiX machines-outils. Tu disparais un matin à l'aube. Tu quittes pour toujours Hostens et le parc naturel des Landes de Gascogne. Tu t'installes en ville. À la première occasion, tu demandes ta mutation vers le siège parisien. Tu travailles à la capitale depuis deux jours. Tu ne connais rien encore de la vie parisienne. Un ancien camarade d'aviron te loge dans son minuscule deux-pièces de la rue Emilio-Castelar, en attendant que tu trouves un appartement. Le soir, tu déplies le canapé convertible du salon, le matin tu le remets en place. La nuit s'avère inconfortable sur le matelas cabossé, mais tu es à Paris. Le siège de DoTiX machines-outils t'impressionne et le dédale des couloirs t'angoisse.

Tu dois quitter ton box sur le plateau ouvert où tu travailles, en direction du bureau de ton supérieur hiérarchique, M. Sutte, mais tu ne parviens pas à destination, tu te perds, tu tournes en rond. Tu passes plusieurs fois devant les ascenseurs. Tu ne renonces pas, tu cherches seul car tu préfères ne rien demander à personne. Tout va bien, tu as quelques minutes d'avance sur le rendez-vous. Tu changes de parcours et pourtant retombes toujours dans le hall qui donne à la fois sur les ascenseurs et les toilettes. Tu t'arrêtes, réfléchis à une nouvelle

stratégie, le regard brouillé par la vapeur d'eau qui se condense sur les verres de tes lunettes, la chemise tendue sur tes pectoraux d'ancien rameur – champion d'Aquitaine 1988 et 1989 en quatre sans barreur –, l'étage est surchauffé, les hommes sont autorisés à travailler en bras de chemise. Alors une grande brune vient s'adresser à toi dans un sourire.

— Vous cherchez quelque chose, monsieur.

Cette jeune femme sera ma mère. Toi, tu devines le bout de ses seins qui affleurent sous son chemisier alors tu tournes la tête et te grattes le front, gêné, tu ne la regardes plus, tu ne vois plus rien, tu as perdu toute lucidité en t'égarant dans les couloirs.

— Le bureau de M. Sutte, je tourne, je tourne et je ne le trouve pas.

— Je vais vous y conduire. Il est caché derrière un poteau. Jamais personne ne le dénicher.

Vous êtes beaux, dans le hall du quatrième étage de cet immeuble parisien, à la seconde où vous vous parlez pour la première fois, tirés à quatre épingles dans vos tenues de comptables, vos personnages soignés, je vous aime déjà.

Un studio se libère dans l'immeuble de ton camarade, au cinquième. Vous emménagez. Un travail, un appartement, la vie est belle et je vois le jour le mardi 25 août 1998. Je dispose de cinq ans pour m'habituer au monde tel qu'il se précipite en moi par ma bouche, mes mains et mes yeux avides, avant que ma sœur s'annonce. Il faut trouver plus grand. Nous déménageons rue de Cotte, rue adjacente. Un étage plus bas, une pièce en plus. Yseult fait son apparition en 2003, hurle sa colère de ne pas être née la première, puis chacun

s'habitue à la nouvelle configuration de la galaxie familiale. Cinq ans plus tard, nous partons en direction de la Provence, car il faut accueillir le petit troisième dans de bonnes conditions, Paris est bien trop cher quand on veut gagner de l'espace et vous avez choisi la mer Méditerranée, le soleil toute l'année, la lumière éclatante qui combat la dépression. Vous avez profité de l'ouverture d'une nouvelle succursale de DoTiX machines-outils à Marseille, une ville que vous ne connaissez ni l'un ni l'autre. Dès que nous sortons de la gare Saint-Charles et que le soleil aiguillonne mes pupilles, je décrète que je suis là chez moi. Vous achetez un joli pavillon à Pointe-Rouge, étroit mais haut, grâce au prêt proposé par votre banque. Rico apparaît un lundi, en fin de matinée. J'ai dix ans, Yseult cinq. Tout est en place.

— Un enfant tous les cinq ans, ma chère Monia, tu as le sens du rythme, glisse ma grand-mère paternelle en visite annuelle avec notre grand-père, avant de s'éteindre paisiblement dans le train qui les ramène vers Bordeaux.

Toi Paul, qui as été élevé par des parents contraints de faire face à la mort dès l'enfance, qui ont su sauver leur peau avec courage, n'hésitant pas à se tourner vers l'inconfort le plus extrême pour répondre aux exigences de l'Histoire, tu aspiras à une vie bien tranquille, proche en définitive de celle qu'ils ont choisie quand l'agitation de la Seconde Guerre mondiale a laissé place à la paisible et silencieuse reconstruction de l'Europe, une vie qu'ils auraient en toute logique construite au sortir d'une adolescence sans histoire, si les années 1940 ne les en avaient pas détournés de force.

Tu as fondé ta propre famille, l'as installée avec ton épouse dans un décor neuf, Marseille, votre conquête commune. Tout se déroule comme tu le souhaites. Mon frère, ma sœur et moi grandissons sans histoire. Jusqu'à la lettre.

Une colonne relie la fourmilière au trognon de pomme jeté dans le jardin par Yseult, il pourrit entre deux rangées de tomates tardives. Le soleil vient de fondre derrière le toit de la maison. La température tombe. Les plantes se reposent d'une longue journée sans nuage.

La famille Herbet achève ce samedi en ordre dispersé. Allongé sur son lit en vrac, cerné par les jouets et les chaussettes qui s'entremêlent sans logique, le benjamin entame le niveau huit de *Booster Journey*, son jeu préféré. Ses doigts agiles d'enfant surentraîné assassinent à tour de bras. Il approche de son record. La cadette discute avec sa copine Prune sur WhatsApp, une épaule appuyée au mur de sa chambre, face à la fenêtre, un pied posé sur l'autre, une bretelle de son top blanc abandonnée sur son biceps d'adolescente. La mère lit au salon, les reins calés par deux coussins dans un fauteuil club, la jambe gauche passée sur l'accoudoir, fenêtre dans le dos qui éclaire la page. Le père prend une douche froide, il a beaucoup transpiré au cours de l'après-midi. Pendant que l'eau coule sur son torse, son ventre et son sexe, il inspecte sa silhouette dans le miroir, à travers la vitre de la douche, de face puis de dos,

enfin de profil. Il se retourne, prend la pose et se tord pour voir ses fesses. Il se réjouit, comme chaque jour dans la salle de bains, de constater qu'à cinquante ans, tout tient encore. Quant à moi, l'aîné des trois enfants, allongé à même le bois du plancher dans l'étuve du grenier devenu ma chambre, je lis un article du *Monde diplomatique* daté de février 2018 et intitulé "Le Saint Empire économique allemand". J'attends. Ma vie prend ce tour nouveau. Désormais quand je n'aurai rien à faire, pas de cours à l'université, pas d'entraînement de karaté, quand les nuages interdiront tout bain de soleil au Mont-Rose, toute promenade dans les collines surplombant le quartier marseillais de Pointe-Rouge, je gravirai les marches jusqu'à mon antre et j'attendrai. Je m'évertuerai à produire le calme que je m'impose pour accueillir la catastrophe.